

LA FRANCE ET NOUS, UNE PERFORMANCE MÉTACULTURELLE EN FRANCOPHONIE LITTÉRAIRE. PROPOSITIONS POUR UNE DESCRIPTION SOCIOSEMIOTIQUE DES CULTURES

François PROVENZANO, Université de Liège – F.N.R.S.

RÉSUMÉ

♦ En se centrant sur l'importante querelle qui a opposé, au sortir de la Seconde guerre mondiale, l'édition canadienne-française à certains intellectuels français, l'article vise d'abord à décrire le fonctionnement rhétorique de ces discours et à préciser les enjeux qui les sous-tendent. Cette perspective conduit l'auteur à envisager *La France et nous* (1947) comme une performance métaculturelle, agissant sur les plans inséparablement sémiotiques et sociologiques constitutifs de la francophonie littéraire. En conclusion, il propose quelques réflexions méthodologiques sur les modélisations sémiotiques des cultures. ♦

INTRODUCTION

Il ne fait plus guère de doute, aujourd'hui, que la littérature québécoise a conquis une certaine indépendance institutionnelle à l'égard de la littérature française. On situe d'ordinaire le moment de cette rupture dans les années 1960, lorsque artistes et intellectuels francophones du Canada, au prix d'une « Révolution tranquille », affirment leur présence singulière au sein de la société québécoise, mais aussi aux côtés des autres ensembles littéraires modernes¹.

Comme tout événement « fondateur », cette indépendance littéraire s'est vue dotée, par l'historiographie littéraire québécoise, de précédents annonciateurs. La querelle qui opposa, en 1946 et 1947, l'éditeur québécois Robert Charbonneau aux principales figures intellectuelles de la France d'après-guerre, est fréquemment évoquée comme l'un de ces précédents². *La France et nous* – titre du recueil d'articles qui constituent la querelle, publié par Charbonneau lui-même (Charbonneau, 1993 [1947]³) – « sera l'occasion pour les Québécois d'affirmer clairement, sur la scène internationale, l'autonomie institutionnelle de la littérature québécoise » (Gasquy-Resch, 1994 : 80). De même, selon Jacques Michon, cette querelle exprime une « rupture autonomiste » (Michon, 1985 : 9). À ce titre, le recueil représente un « événement capital en historiographie littéraire », nous dit le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, qui y lit un plaidoyer courageux de « l'autonomie de la littérature québécoise », contestée par des « détracteurs de mauvaise foi » (Ducrocq-Poirier, 1982 : 412).

Adoptant le système de valeurs propre au point de vue québécois et illustrant tout à fait les effets d'une illusion rétrospective, ce type de lecture crédite d'une fonction anticipatoire la proclamation québécoise d'indépendance et d'originalité littéraires, contre les protestations françaises. Autrement dit, faire des textes de cette querelle franco-québécoise

1. Élisabeth Nardout-Lafarge a récemment contribué à remettre en perspective cette « modernité réputée évidente et fondatrice, interprétée par le discours historiographique comme l'une des conséquences de la Révolution tranquille » (Nardout-Lafarge, 2004 : 286). Elle examine précisément « l'intrication par laquelle, au Québec, les lectures de la modernité sont tributaires d'une sorte de nœud du discours historique qui lie la Révolution tranquille, les années soixante et le néo-nationalisme » (2004 : 289). Parmi les ouvrages d'histoire littéraire qui accréditent ce type de découpage, l'auteure cite Laurin (1996) ; mais on peut sans doute également évoquer Mailhot (1974), Bourassa (1986), Gasquy-Resch (1994) ou Pléau (2002).
2. Voir notamment Gasquy-Resch, pour qui « [l]es années quarante et cinquante marquent un tournant que révèle bien l'exhortation du romancier Robert Charbonneau [...] » (1994 : 10).
3. L'essentiel des articles a été publié originellement dans *La nouvelle relève*, du côté québécois, et dans *Les lettres françaises*, du côté français. Dorénavant, nous référençons ce volume en mentionnant uniquement le(s) numéro(s) de page entre parenthèses dans le corps du texte.

des indices prémonitoires du grand jalon de l'autonomie littéraire, c'est prendre pour argent comptant la rhétorique spécifique déployée par Charbonneau face à ses interlocuteurs ; ou, justement, refuser de reconnaître la dimension proprement rhétorique de ces propos et conférer d'emblée à leur façade discursive un caractère performatif⁴.

1. LA FRANCE ET NOUS (1947) COMME JALON VERS L'AUTONOMIE DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE : ÉLÉMENTS D'UNE FAÇADE DISCURSIVE

Parmi les éléments qui donnent corps à cette façade et en déterminent la lecture autonomiste, on repère essentiellement des structures métaphoriques. Ainsi, féconde à désigner l'altérité sur fond de parenté, la métaphore familiale est souvent mobilisée par Charbonneau pour arguer, par exemple, que « [l]e défaut des Canadiens a peut-être été jusqu'ici qu'ils n'ont voulu avoir qu'un seul parent ou qu'ils les ont choisis (puisque dans ce domaine on choisit) du même sang, jusqu'à l'épuisement presque complet de ce sang » (p. 51). Ce type de métaphore permet, comme on le voit, de conférer une justification – et même presque une nécessité – d'ordre biologique, naturel, à l'altérité culturelle. Du même ordre est le réseau métaphorique botanique, qui provoque des effets de lecture relativement comparables, puisqu'il retraduit la querelle selon la structure dualiste de l'arbre et de la branche : « Toute la querelle est entre ceux qui ne veulent voir dans le Canada français [...] qu'une branche de l'arbre français et ceux qui [...] croient que ce sont deux arbres distincts, d'une même famille mais ayant chacun sa vie propre et des fins différentes » (p. 50).

Naturaliser – et donc rendre familière – la complexité de l'évolution culturelle, réduire et concrétiser en images presque tangibles la trame sociohistorique d'une collectivité : tel est encore le fonctionnement des structures historiographiques, autre élément majeur de la façade discursive que nous décrivons ici. En effet, à plus d'une reprise, Charbonneau retrace les grandes étapes du développement littéraire national, jusqu'à l'« activité fébrile » des années 1940 (p. 45), qui a nécessité un prompt « classement des valeurs⁵ » (p. 89). Ce schéma d'une

4. Cette dimension rhétorique a déjà été bien identifiée par Gilles Marcotte. Dans un article sur lequel nous reviendrons plus loin, l'auteur souligne : « Il nous arrive plus d'une fois, en lisant les textes de Charbonneau, ses propos sur la puissance du Canada, de sentir le contraste entre l'assurance du ton et la fragilité du contenu. La surenchère de la parole ne trahirait-elle pas, de temps à autre, quelque tremblement dans la pensée ? » (Marcotte, 1986 : 55).

5. L'auteur évoque dans ce passage la récente *Histoire de la littérature canadienne-française* publiée par Berthelot Brunet, qui a permis de « mettre au grenier tout un bric-à-brac qui encombre le Panthéon littéraire canadien » (p. 88).

progression sûre et harmonieuse vers une vie littéraire locale d'autant plus performante et viable qu'elle est organisée s'oppose au tableau d'une France littéraire en plein chaos, sans plus aucune ressource créatrice originale ni rayonnement international : « Il semble [...] se produire dans l'Europe désorganisée et désemparée de l'après-guerre, un phénomène de régression des arts » (p. 56).

Structures métaphoriques et historiographiques prennent ainsi leur sens au sein d'un argumentaire en forme de repoussoir. À une France repliée sur elle-même s'oppose une littérature canadienne-française nourrie d'influences multiples et tendue vers l'universel (« la jeune littérature, tout en s'appuyant solidement sur le milieu canadien, tend à devenir universelle » (p. 43)) ; au génie français désormais sans grand éclat s'oppose l'authenticité de l'inspiration canadienne-française (« ces écrivains [canadiens-français] ont créé spontanément et selon leur génie propre » (p. 42)) ; à l'indigence de la production littéraire hexagonale s'oppose le nombre toujours croissant de romans québécois de qualité (« Aujourd'hui, les romanciers Ringuet, Léo-Paul Desrosiers, Gabrielle Roy [...], les poètes Alain Grandbois, Anne Hébert [...], les essayistes, critiques et historiens [...] forment un noyau solide » (p. 43)).

Toute cette épaisseur rhétorique du discours permet de subsumer la complexité des enjeux réels dans la cohérence d'une surface directement lisible par l'historiographie postérieure comme l'un des jalons d'un processus d'autonomisation culturelle.

« [O]n peut dès maintenant parler de littérature autonome », affirme Charbonneau (p. 43), faisant de cette formule la clé de voûte de l'édifice discursif que nous venons de décrire à grands traits. Dans la suite de cet exposé, nous tenterons d'éclairer ce qui fonde ce type de métadescription, que nous désignerons comme une performance méta-culturelle. Autrement dit, plutôt que d'envisager cette querelle en prenant pour argent comptant ce qu'elle manifeste (c'est-à-dire en l'étudiant dans la perspective de la constitution d'une littérature québécoise autonome), nous voudrions nous attacher aux conditions sociohistoriques et sémiotiques de cette profession d'altérité littéraire.

Les balises d'une telle démarche ont déjà été posées par l'article lumineux que Gilles Marcotte (1986) a consacré à cette même querelle. Bien qu'il demeure lui aussi ancré dans un point de vue relativement « québéco-centré » et n'hésite pas, à l'occasion, à relancer les mêmes piques aux contradicteurs français de Charbonneau, l'auteur explicite

admirablement, avec justesse et nuances, les différentes thèses défendues par les protagonistes et les motivations complexes qui les sous-tendent. Marcotte rend également justice aux véritables originalités de pensée de Charbonneau, parmi lesquelles, essentiellement, une définition «différentielle, relationnelle» de la «personnalité canadienne» (Marcotte, 1986: 60), ainsi qu'une conception de la littérature comme institution, qui anticipe toute la pensée sociologique sur le littéraire⁶.

Guidé par les instruments de lecture fournis par Gilles Marcotte, il s'agira pour nous, non pas d'enregistrer ou d'invalider le moment de naissance d'une littérature autonome, mais de cerner les mécanismes sociologiques et sémiotiques à l'œuvre dans cette performance métaculturelle.

Ces mécanismes s'inscrivent dans le cadre d'une sociosémiotique des cultures franco-dépendantes, et peuvent se laisser décrire comme un désajustement, sur plusieurs paramètres, par rapport à ce que nous pourrions appeler le «fonctionnement routinier» de la francophonie littéraire.

2. LES SOUBASSEMENTS D'UN DÉSAJUSTEMENT MULTIPLE

2.1 La francophonie littéraire : modèle gravitationnel

Il appartient à Jean-Marie Klinkenberg d'avoir modélisé ce fonctionnement, en usant de la métaphore du système solaire: «De même que chaque corps céleste décrit une orbite autour du corps central, et reste sur cette orbite grâce aux forces gravitationnelles, la trajectoire des littératures [francophones] périphériques est tributaire du rapport qu'elles entretiennent avec la littérature centrale» (Denis et Klinkenberg, 2005: 34). Ainsi, selon des modalités certes variables, les littératures francophones non françaises ne peuvent échapper à la sorte de magnétisme exercé par la tradition littéraire hexagonale, dont la forte tendance centralisatrice l'a rendue particulièrement efficace à «organiser et [...] gérer la production des normes et des valeurs de l'ensemble dont elle est le centre» (Denis et Klinkenberg, 2005: 46). Il en résulte, dans les faits, une domination littéraire qui passe par l'imposition de certaines modes ou par la sélection des innovations formelles qui seront retenues comme pertinentes. Néanmoins, le modèle gravitationnel de Klinkenberg ménage une marge de manœuvre aux ensembles périphériques soumis à ce type de domination, puisque leurs stratégies de légitimation –

6. Voir Dubois (1986 [1978]).

individuelles ou collectives – se déclinent sur une gamme allant de l'assimilation à la différenciation. De manière simplifiée, on dira que le fonctionnement sociosémiotique routinier que met en évidence ce modèle consiste en un dosage entre assimilation et différenciation, le tout étant de pénétrer les circuits de reconnaissance les plus légitimants, précisément en y faisant valoir une forme de distinction spécifique; jouer le jeu du purisme littéraire préconisé par le statut autonome du champ français, tout en incarnant une altérité, une «impureté» constitutive; s'assurer d'être reconnu comme «pair» par les écrivains français les plus légitimes, tout en continuant à faire sens aux yeux de ses propres compatriotes, belges, québécois ou antillais.

2.2 Un double désajustement structurel

Par rapport à cette schématisation abstraite, le contexte de la querelle qui nous occupe ici présente un double désajustement structurel.

2.2.1 Un champ littéraire français surpolitisé

Du point de vue français, tout d'abord, chacun sait que les années d'après-guerre sont profondément marquées par l'épuration littéraire menée par le Comité national des écrivains. La création en tant que telle est nettement placée au second plan par rapport aux enjeux politiques et idéologiques qui divisent intellectuels et écrivains français à la Libération⁷. Dès lors que la France littéraire règle ses comptes avec son propre patrimoine d'œuvres, les postures de repli dans la tour d'ivoire sont dévaluées au profit d'un engagement sans compromis pour les valeurs démocratiques et patriotiques, pour l'indépendance du sol français, contre l'Occupation nazie et l'obscurantisme qu'elle représentait. Autrement dit, les luttes internes au champ français n'ont plus pour objet la défense de telle esthétique au détriment de telle autre, mais bien (entre autres choses) la réappropriation d'une définition de l'«esprit français» (Sapiro, 1999 : 67). Il s'agit, après des années où le panthéon a été indûment monopolisé par des traîtres à la patrie, de «rétablir la vraie hiérarchie» (Sapiro, 1999 : 67⁸), de corriger certains aspects de la tradition du «génie français» et de s'assurer à nouveau le monopole d'un universalisme humaniste lavé des dérives dans lesquelles l'avait entraîné une portion de la droite littéraire française.

7. Gisèle Sapiro parle d'un «état de surpolitisation du champ littéraire» (1999 : 60), tandis que Benoît Denis pointe «le vide relatif qui caractérise la littérature à la Libération» (2000 : 266).

8. Citation extraite du numéro de juillet 1940 de la revue *Fontaine*, dont l'auteur reproduit un passage anonyme.

Dans ces années d'après-guerre, la littérature française abdique donc, pour un temps, son rôle d'arbitre légitime des esthétiques littéraires, pour se centrer sur sa propre redéfinition politique et idéologique.

2.2.2 Un romancier-éditeur québécois en quête de marché

Du point de vue québécois, à présent, le contexte de *La France et nous* manifeste un second désajustement structurel par rapport au modèle gravitationnel exposé plus haut. On peut dire que, durant la première moitié des années 1940, le fonctionnement de l'instance éditoriale de la littérature en langue française est inversé : ce ne sont plus les écrivains québécois qui cherchent à se faire publier à Paris, mais bien les auteurs français qui, face à une industrie de l'édition française paralysée par l'occupant, s'en vont se faire éditer au Québec. En outre, à la faveur d'un « Arrêté exceptionnel sur les droits d'auteur » promulgué en 1940 par le Gouvernement canadien, les éditeurs montréalais sont autorisés à réimprimer et à diffuser à large échelle sur le marché extérieur d'anciens titres du catalogue des maisons françaises, ce qui rendit évidemment florissante l'industrie éditoriale québécoise, entre 1940 et 1946⁹ (Marcotte, 1986 : 64 ; Michon, 1989 ; Cloutier, 1993 : 752-753 ; Nardout-Lafarge, 1993 : 9).

Ce développement tout à fait conjoncturel de l'édition québécoise touche au plus près des enjeux de la querelle, puisque le principal instigateur de *La France et nous*, Robert Charbonneau, est lui-même fondateur d'une maison d'édition, L'arbre, qui servira de relais aux instances éditoriales françaises. Lorsque, en 1946, expire l'arrêté exceptionnel favorisant l'édition québécoise et que l'édition française reprend le monopole de ses publications, il est acculé à la faillite, comme nombre de ses compatriotes, soudain retranchés de force sur un marché du livre réduit à des dimensions locales.

Les particularités de ce contexte et l'implication spécifique de Charbonneau en tant qu'éditeur dérèglent les logiques traditionnelles de distinction culturelle en périphérie francophone. En tant qu'agent littéraire, durant les années 1930, Charbonneau présente un profil plutôt « assimilationniste ». Membre du groupe de *La relève*, grand ami et admirateur de Saint-Denys Garneau (Biron, 2000 : 68-69), il participe à cette

9. Soulignons bien que l'inversion structurelle dont nous parlons n'est que partiel : il s'agit de maintenir la visibilité internationale du patrimoine intellectuel français et les auteurs français édités dans telle ou telle maison québécoise n'en tiraient évidemment aucune légitimité personnelle supplémentaire.

avant-garde intellectuelle opposée à l'orthodoxie religieuse locale et fascinée par la modernité esthétique française (Nardout-Lafarge, 1993 : 8). La position d'éditeur qu'il occupe dans les années de guerre et la configuration particulière du champ littéraire français dans ces mêmes années le conduiront à adopter une tout autre logique, à signifier autrement sa propre existence culturelle et, par là, celle de ses compatriotes.

2.3 Un double désajustement sémiotique

Ainsi, les désajustements structurels que nous venons d'évoquer ont leurs corollaires sémiotiques, de sorte que la querelle *La France et nous* et le processus d'auto-définition culturelle dont elle est le lieu peuvent être lus comme un malentendu, qui porte au moins sur deux points. Premièrement, du point de vue français, l'élément déclencheur de la querelle est la publication, par les éditeurs québécois, d'auteurs français qui, tels Maurras, avaient été condamnés par le Comité national des écrivains. Autrement dit, les Aragon, Duhamel, Mauriac et autres opèrent une lecture idéologique de ce qui, pour les Québécois, est perçu comme un simple soutien institutionnel : l'intellectuel français voit un copinage avec la collaboration là où l'éditeur d'outre-Atlantique ne peut voir qu'un moyen de maintenir la diffusion à large échelle du patrimoine littéraire français. Deuxièmement, du point de vue québécois, la querelle trouve son point de départ dans un autre malentendu, qui porte sur la reprise du monopole éditorial par l'industrie française, acculant ainsi les éditeurs québécois à la faillite. Ce qui va nécessairement de soi pour les Français, qui ont pleinement intégré leur rôle de seule instance légitime de consécration et diffusion littéraires, est perçu comme une injustice pour les Québécois, qui souhaitent voir reconnus et récompensés leurs bons et loyaux services envers leur ancienne mère-patrie.

2.3.1 Universalisation du national vs nationalisation de l'universel

En tentant d'explicitier le premier de ces malentendus, on peut dire qu'il résulte d'une confrontation entre deux codes sémiotiques distincts. L'un, mobilisé par Charbonneau au nom de ses compatriotes québécois, fonctionne selon un principe d'universalisation du national ; l'autre, mobilisé par les répondants français, fonctionne à l'inverse et procède à une nationalisation de l'universel.

Par universalisation du national, on désigne un mode de discours qui biffe l'inscription politico-historique de la nation (française) et de son patrimoine culturel, pour en faire un agent civilisateur à l'échelle

de l'univers entier. Ainsi, s'il stigmatise la crise intellectuelle que traverse la France d'après-guerre, Charbonneau n'en appelle pas moins Paris à reprendre « son autorité de force rayonnante sur le monde ». Très explicitement, pour l'éditeur québécois, « le rôle de la France dans le monde, c'est un rôle civilisateur ; à ce titre, elle doit être partout pour s'enrichir en enrichissant » (p. 36-37). Conçu comme transcendantal et doté d'un don d'ubiquité, l'« esprit français » ainsi dénationalisé ne se définit évidemment que dans les termes purs de l'échange culturel, de l'éternité des œuvres de la pensée, et ne s'embarrasse nullement de considérations politiques : « Ne confondons pas la politique et la littérature », rappelle Charbonneau (p. 60), indiquant par là que ces deux unités sont en quelque sorte mutuellement exclusives dans le code culturel qu'il manipule. Cette universalisation du national français, cette façon de subsumer une littérature, alors traversée de profondes divisions idéologiques internes, en partenaire du dialogue universel et irénique des cultures permet évidemment à Charbonneau de situer sa propre littérature comme l'une des voix de ce dialogue :

Au cours des vingt dernières années, les écrivains canadiens se sont affirmés dans toutes les disciplines, et particulièrement dans le roman qui, avec le théâtre, est peut-être le seul genre qui puisse connaître une diffusion universelle, qui, fondé sur l'homme et inscrit dans une époque, ne connaît dans l'espace aucune frontière et transcende le temps par ce que toute œuvre d'art a d'éternel. [...] si j'insiste sur les ouvrages de création, c'est que, dégagés du temporel et de l'action, ils sont plus aptes aux échanges entre pays, qu'ils sont au premier chef des œuvres d'art (p. 61-62).

Ce type d'irénisme culturel et la conception puriste et désincarnée du littéraire qui l'accompagne sont évidemment inaudibles par les représentants bien réels d'une littérature française alors au pic de son hétéronomie. Entre la France-Objet adorée et la France-Destinataire déceptive de la sémiotique universaliste, il y a un fossé, qu'exprime particulièrement bien cette réflexion de Charbonneau : « [...] cette France qu'ils [les Canadiens] aiment profondément, mais qui, on vient de le voir dans les articles de MM. Aragon et Cassou, ne nous comprend pas » (p. 66).

Cette incompréhension se manifeste également dans le camp opposé. Aragon, par exemple,

regrette que l'obstination à tenir pour certains écrivains, contre le devenir historique de ces écrivains, entraîne des hommes qui parlent la même langue que nous à ne plus comprendre – non pas les écrivains français, mais la France, la France telle qu'elle est. [...] Il est clair qu'à Montréal les mots courage et franchise n'ont plus leur sens traditionnel pour tout le monde [...] (p. 59).

La vision de la France, et plus largement la vision du monde, exprimée par la sémiotique universaliste des Québécois est ainsi incompréhensible pour les écrivains de la France libérée, de la «France telle qu'elle est», dans la mesure où cette vision rejoint finalement certains des idéaux maurrassiens, dont le projet d'une «Civilisation» occidentale fondée sur le canon esthétique, philosophique et moral du Grand Siècle français (Sapiro, 1999: 144-145). Or, non seulement cette vision du monde a été diabolisée par l'acointance de certains de ses promoteurs avec le régime de l'occupant, mais aussi la définition même de ce qu'est le «génie français» ou le rayonnement de la culture française fait encore l'objet de luttes propres au champ littéraire hexagonal, comme nous l'avons signalé plus haut. Dès lors, la sémiotique mobilisée par les Québécois, qui se posent en interprètes et intermédiaires d'une culture française d'emblée dénationalisée, ne peut que perturber ce processus de réappropriation définitionnelle dans lequel est engagée l'élite française d'après-guerre.

Ainsi, à l'universalisation du national, cette élite répondra par une nationalisation de l'universel : autrement dit, Aragon et ses compatriotes entendent ré-historiciser les catégories de jugement sur la culture française en fonction de l'expérience particulière de l'Occupation et de la Libération. Ils s'affirment énonciateurs historiquement autorisés à redéfinir ce qu'est la France, et, par là, à préciser les modalités de son rayonnement universel. Aragon le dit clairement :

Nous entendons ici conserver nos partis pris français, les mêmes qui valaient pendant l'Occupation comme en 1946, et qui ne peuvent être mode que pour ceux-là qui ne savent pas plus ce que signifie courage ou franchise que mode ; et que nous sommes persuadés que ces partis pris-là valent à la fois pour Montréal et pour Paris (p. 59).

Nationaliser la capacité à universaliser des catégories de pensée, c'est ainsi, comme le fait Jean Cassou dans cette citation, corriger les jugements du «on» impersonnel par ceux du «je» français :

Mon Dieu! on peut bien reconnaître du talent à un adversaire politique ou philosophique... Non. Maurras n'est pas un adversaire politique, ni philosophique. Ce n'est pas un adversaire de mes idées. C'est un ennemi de mon pays. Et je ne lui ai jamais reconnu de talent. On ne peut reconnaître de talent à ce qui, par essence, est une aberration (p. 48).

Et c'est toujours bien Paris, rappelle encore André Billy, qui est seul apte à définir ce qu'est le talent et ce qu'est l'aberration, car «[c]est toujours en France, c'est toujours à Paris, que la matière première de l'intelligence abonde le plus¹⁰».

C'est cette tentative du centre d'imposer à sa périphérie son propre code de lecture culturelle, ses propres principes de vision et de division, ses propres catégories de jugement sur la littérature, qui rend finalement manifeste l'altérité québécoise: l'ordre de problématiques légitimes que tentent d'imposer les écrivains français – à savoir le rejet d'un personnel littéraire idéologiquement diabolisé – est tout simplement incompatible avec le code sémiotique jusqu'alors en vigueur dans cette périphérie, pour qui la France littéraire était universelle précisément parce qu'elle transcendait tout enjeu politique interne.

2.3.2 Profits symboliques et profits matériels: non-contradiction vs contradiction

Un second malentendu repose sur le statut différent qu'accorde chacun des protagonistes de la querelle aux profits purement matériels de la diffusion éditoriale. Comme nous l'avons dit, Robert Charbonneau occupe essentiellement des fonctions d'éditeur, pour qui il importe principalement d'écouler un maximum d'ouvrages. Autrement dit, ce profil particulier l'amène à défendre une conception du littéraire selon laquelle la recherche du profit marchand n'est pas forcément synonyme d'avisement esthétique: «Pourquoi les Canadiens, à la condition qu'ils en aient la chance, refuseraient-ils la gloire mondiale que peut seule leur donner l'édition américaine?» (p. 53). Pour l'éditeur québécois, le succès littéraire de son pays passe, outre la qualité intrinsèque des écrivains, par la diffusion la plus massive possible de leurs textes, fût-ce par la traduction.

Cette non-contradiction entre profits matériels et profits symboliques va évidemment à l'encontre de la logique propre au champ littéraire français, intégrée par tous ses écrivains, selon laquelle la qualité

10. *Le Figaro*, 15 mars 1947, cité dans Marcotte (1986: 45).

littéraire serait inversement proportionnelle au nombre de ses lecteurs (Bourdieu, 1998 [1992] : 235). Une réplique cinglante de François Mauriac manifeste clairement ce décalage par rapport aux conceptions de l'éditeur québécois, lorsque, ironiquement, l'académicien français « propose un envoi à dose massive des œuvres de Delly à nos chers amis canadiens : ils verront que nous ne le cédon à personne pour la "vertu" telle qu'ils la conçoivent, ni pour ce qu'ils appellent les "bons livres" » (p. 83). Delly est le pseudonyme de deux auteurs de romans à l'eau de rose, qui connurent un immense succès populaire dans ces mêmes années. En forçant le trait, Mauriac pointe précisément ce qui relèverait de la faute de syntaxe, selon son propre code sémiotique : en aucun cas la valeur littéraire d'une collectivité d'écrivains ne peut se mesurer à l'étendue de son lectorat. Ce principe de fonctionnement du champ français n'a cette fois nullement été modifié par le conflit armé ; c'est ici le profil sociologique de Charbonneau qui provoque le désajustement d'un dialogue culturel fondé sur la reconnaissance tacite de l'illégitimité de la soumission à la logique du marché.

3. UNE PERFORMANCE MÉTACULTURELLE

Ce que nous avons voulu mettre en évidence par ces analyses, c'est que la « rupture autonomiste » dont *La France et nous* serait comme la réalisation courageusement anticipée, ou, tout du moins, le signe annonciateur, gagne à être comprise plutôt comme une série de désajustements sémiotiques, eux-mêmes rapportables à des désajustements structurels, aux effets circonscrits dans une période temporelle finalement assez réduite, et trop conjoncturelle pour que ces effets opèrent réellement sur le plan collectif. Si l'historiographie postérieure a pu lire dans les déclarations de Charbonneau un appel à l'autonomie littéraire québécoise, cet appel n'a guère été entendu par les contemporains. Comme l'indique Élisabeth Nardout-Lafarge, « [l]e discours autonomiste de Charbonneau devra attendre l'Hexagone et les années 1960 pour retrouver un écho dans le milieu littéraire québécois » (Nardout-Lafarge, 1993 : 25). Dès lors, on dira plutôt, avec Gilles Marcotte, que *La France et nous* fut le lieu d'une « lutte institutionnelle [...] décidément trop inégale » pour être remportée d'emblée par l'ancienne colonie (Marcotte, 1986 : 49–50).

Il n'empêche que ces discours peuvent être aussi considérés, comme nous l'avons dit au début, comme une performance métaculturelle. En tant que telle, et en fonction du regard que nous y avons

porté ici, elle nous invite à penser l'altérité culturelle, non plus uniquement sur le plan des œuvres effectives, ni même uniquement sur le plan des déclarations autonomistes, mais sur le plan des conditions de fonctionnement de ces déclarations métaculturelles. Autrement dit, notre propos visait à démontrer la pertinence de poser un troisième niveau d'analyse des formes de caractérisation culturelle : au-delà des postulats d'altérité ontologique d'un objet culturel par rapport à un autre, au-delà des métadescriptions des agents culturels sur la clôture de leur propre ensemble culturel, il s'agirait de prendre pour objet ces pratiques auto-réflexives et de mettre au jour les principes structurels et sémiotiques par lesquels elles se manifestent. Car c'est aussi à ce niveau que se manifestent les formes d'altérité entre deux systèmes culturels.

4. HISTORICISER LES MODÉLISATIONS SÉMIOTIQUES DES CULTURES

Comme il est sans doute déjà apparu au fil de l'étude, ce type de démarche oblige à quelques réajustements méthodologiques. En conclusion, et pour le dire vite, nous plaiderons pour un usage historicisé des modèles sémiotiques de description culturelle, intégrant les dimensions inséparablement sociologiques et rhétoriques des performances culturelles ou métaculturelles.

On ne répétera sans doute jamais assez que la conception lotmanienne de la culture présente un aspect fondamentalement dynamique : le modèle de la sémiosphère ne prend tout son sens que si l'on reconnaît les processus de transformation et de spécialisation dont il permet de rendre compte. À cet égard, Lotman insiste beaucoup sur le rôle des métadescriptions culturelles et sur la fonction homéostatique qu'elles assument dans cette dynamique (Lotman, 1999). Néanmoins, reconnaître le dynamisme d'un système culturel n'équivaut pas à prendre en compte son historicité : le système *se spécialise* parce qu'il est dynamique, mais il *se spécialise à tel moment et de telle façon* parce qu'il est aussi inscrit dans une temporalité historique, qui le dépasse tout en le déterminant. C'est pourquoi le travail de caractérisation propre aux sciences de la culture doit s'attacher aux enjeux et configurations sociologiques qui déterminent une communauté d'individus à se définir comme un ensemble culturel et à mobiliser pour cela tels ou tels procédés métadéscriptifs.

Ainsi, lorsque François Rastier nous invite à prendre quelques précautions à l'égard de la conception lotmanienne d'une culture comme un « site identitaire, centré sur le *nous*, l'harmonie, l'intériorité, les autres

cultures pouvant apparaître alors comme barbares et chaotiques» (Rastier, 2002 : 6), sans doute pouvons-nous retourner ces précautions méthodologiques en pistes interprétatives et considérer les métadescriptions culturelles comme des pratiques, parmi d'autres, mobilisant des rhétoriques particulières, parmi lesquelles la mise en avant d'un « site identitaire, centré sur le *nous* », etc.

Dès lors que les métadescriptions sont conçues comme des pratiques rhétoriques, la sémiosphère n'est plus ce lieu pré-discursif où « les sujets d'une culture font l'expérience de la signification » (Fontanille, 1998 : 283), mais elle se voit traversée, déjà, par du discours social, tel que le définit Marc Angenot comme l'ensemble du narrable et de l'opérable dans un état de société (Angenot, 1989). Les phénomènes d'altérité culturelle, tels que celui que nous avons analysé ici, se comprennent ainsi comme la rencontre – car la dissension et le malentendu impliquent toujours l'existence d'un soubassement commun – entre deux discours sociaux. Le discours social français de 1947 autorise que la littérature française soit mise en cause dans la nature de son statut hégémonique ; le discours social québécois de 1947 autorise que soit envisagé le développement du marché du livre national : c'est la rencontre de ces deux problématiques qui dessine les contours de l'espace de dissension sociosémiotique que nous avons examiné plus haut.

L'intégration des dimensions sociologique (la dynamique culturelle s'historicise dans des configurations institutionnelles particulières) et rhétorique (l'expérience de la signification est toujours déjà négociation d'une signification nouvelle) aux modèles de description des cultures permet à nos yeux deux gains heuristiques majeurs. Premièrement, elle complexifie l'idée d'altérité, en en reconnaissant deux variétés : une altérité des partenaires d'un échange culturel au sein d'un même code sémiotique, distincte d'une altérité des codes sémiotiques eux-mêmes. Deuxièmement, elle oblige à problématiser la question de l'efficacité des métadescriptions et à se demander dans quelles conditions la rhétorique des pratiques métadescriptives devient réellement sémiotiquement pertinente aux yeux de ses destinataires.

Plus qu'un simple prétexte au déploiement d'un modèle clé-sur-porte, l'exemple de cette querelle franco-québécoise aura ainsi permis – du moins nous l'espérons – de poser question à nos méthodologies, mais aussi, peut-être, d'ébaucher de nouvelles méthodes pour nos questionnements.

OUVRAGES CITÉS

- ANGENOT, M. (1989), *1889. Un état du discours social*, Québec, Le Préambule.
- BIRON, M. (2000), *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- BOURASSA, A.-G. (1986), *Surréalisme et littérature québécoise. Histoire d'une révolution culturelle*, Montréal, Les Herbes rouges.
- BOURDIEU, P. (1998 [1992]), *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil.
- CHARBONNEAU, R. (1993 [1947]), *La France et nous. Journal d'une querelle*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec [Montréal, L'Arbre].
- CLOUTIER, Y. (1993), « Sartre en quête d'un éditeur francophone en Amérique », *The French Review*, 66, 5, avril, p. 752-759.
- DENIS, B. (2000), *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*, Paris, Seuil.
- DENIS, B. et J.-M. KLINKENBERG (2005), *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Labor.
- DUBOIS, J. (1986 [1978]), *L'institution de la littérature. Introduction à une sociologie*, Paris et Bruxelles, Nathan et Labor.
- DUCROCQ-POIRIER, M. (1982), « La France et nous », dans M. Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 3 : 1940-1949, Montréal, Fides, p. 409-413.
- FONTANILLE, J. (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, « Nouveaux actes sémiotiques ».
- GASQUY-RESCH, Y. (dir.) (1994), *Littérature du Québec*, Vanves, Edicef.
- LAURIN, M. (1996), *Anthologie de la littérature québécoise*, avec la collab. de M. Forest, Montréal, Éditions CEC.
- LOTMAN, I.M. (1999), *La sémiosphère*, Limoges, Presses des l'Université de Limoges.
- MAILHOT, L. (1974), *La littérature québécoise*, Paris, PUF.
- MARCOTTE, G. (1986), « Robert Charbonneau, René Garneau, la France et nous », *Les écrits du Canada français*, n° 57, 1986, p. 39-63.
- MICHON, J. (1989), « Les éditions de l'Arbre, 1941-1948 », *L'édition littéraire au Québec, Voix et Images*, 41, hiver, p. 194-210.
- MICHON, J. (dir.) (1985), *L'édition littéraire au Québec de 1940 à 1960*, Sherbrooke, Cahiers d'études littéraires et culturelles, n° 9.
- NARDOUT-LAFARGE, É. (1993), « Histoire d'une querelle », dans R. Charbonneau, *La France et nous. Journal d'une querelle*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, p. 7-26.

- NARDOUT-LAFARGE, É. (2004), « La valeur "modernité" en littérature québécoise : notes pour un bilan critique », dans G. Michaud et É. Nardout-Lafarge (dir.), *Constructions de la modernité au Québec*, Québec, Lanctôt, p. 285-291.
- PLÉAU, J.-C. (2002), *La Révolution québécoise. Hubert Aquin et Gaston Miron au tournant des années soixante*, Montréal, Fides.
- RASTIER, F. (2002), « Avant-propos. Pluridisciplinarité et sciences de la culture », dans F. Rastier et S. Bouquet (dir.), *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, PUF, p. 1-10.
- SAPIRO, G. (1999), *La guerre des écrivains. 1940-1953*, Paris, Fayard.